

Marc Strauss

L'Ecole et le groupe

Qu'est ce qui différencie une Ecole de psychanalyse et un groupe ? Seraient-ce leurs finalités ? Nous nous accordons pour définir les finalités de l'Ecole à partir de la transmission de la psychanalyse. Mais une telle définition suppose de savoir déjà ce qu'est la psychanalyse, ce qui est loin d'aller de soi. Nous pouvons néanmoins avancer que dans une Ecole le mode de recrutement doit être conforme aux finalités, donc que ces dernières devant donc déjà être à l'œuvre dans le mode de recrutement.

Cela nous permet de préciser ce qui définit les groupes, au-delà de leurs différences, car il existe des groupes de toutes sortes. Un groupe, quel qu'il soit, est ce qui confère une identité à ses membres.

Si nous pensons l'Ecole comme un groupe, elle a ceci de particulier que le lien de ses membres entre eux non seulement ne confère pas une identité, mais même, doit être une non identification. C'est en cela qu'une Ecole peut être conforme à l'expérience analytique, et à ce que j'ai appelé le principe de dissolution qui lui inhérent.

Lacan a développé et essayé d'appliquer les conséquences de ce point de vue qui est toujours réaffirmé dans son enseignement. Il y a les conséquences que je dirais modérées, et les conséquences extrémistes.

Au chapitre des conséquences modérées, mettons :

- En 1964, la création de son Ecole elle-même, faite explicitement autour de son enseignement, la question restant posée, comme il le dit, du bénéfice que peuvent en tirer ceux pour qui cet enseignement n'est pas lié à une pratique.

- En 1967, il propose la passe, et là encore ne se veut en rien extrémiste, puisqu'il insiste pour qu'à cette passe aucun ne doive se sentir obligé.

Sa proposition extrémiste, il la fait en même temps que sa Proposition du 9 octobre. Il institue un dispositif de reconnaissance de ceux qui peuvent se prévaloir du " titre d'élève de Lacan ". Ce dispositif est d'écrire dans Scilicet. Remarquons d'abord que ce n'est pas l'AE, tel qu'il est défini dans la Proposition du 9 octobre, qui est " élève de Lacan ". L'AE est le produit de l'expérience analytique et Lacan ne se fait pas le propriétaire, le propriétaire unique de l'expérience. Par contre, il distingue son enseignement, le seul à parler de ce qu'est la psychanalyse alors que, comme il le dit, les autres ne se soucient que d'être conformes.

C'est de distinguer son enseignement, et d'en tirer les conséquences effectives qu'il invente le dispositif particulier qu'il propose dans et pour Scilicet, lui extrémiste. Ceux qui veulent être reconnus au titre de ses élèves doivent avoir écrit dans Scilicet, la revue de l'AFP qui se caractérise par le fait que les articles, hormis ceux de Lacan, n'y sont pas signés. Ne pas signer, est-ce l'effacement dans l'anonymat ? Justement non. C'est ce qu'il précise dans le liminaire, la préface du n°2 : ne pas signer, ce n'est pas l'anonymat, c'est la non identification. La non identification est pour Lacan, tout au long de son enseignement, le fondement et l'horizon de l'expérience analytique. C'est même ce qui définit le psychanalyste. A l'inverse, ce qu'il fustige, condamne, veut éliminer, c'est tout ce qui prétendrait valoir comme identification de l'analyste. Par exemple, dans son Discours à l'AFP, quand il rétorque à ceux qui refusent sa proposition de la passe, c'est en s'en prenant à leur adhérence, leur fixation à une identification, que celle-ci se fasse au nom de leur expérience, de leur écoute, de leurs mérites ou leurs services, voire de leur réseau.

Mais qu'est-ce qu'un analyste, s'il n'y a aucun prédicat positif ou substantiel pour le définir ? Est-ce quelqu'un qui se contente de dire non à toute identité, qui s'installe dans une indétermination signifiante résolue ? Non, bien sûr. Une telle position peut très bien faire le support d'une identification robuste, comme l'hystérie le démontre tous les jours.

Il y a en fait une expérience positive produite par l'analyse, qui marque celui qui ne peut alors plus être qualifié d'analysant et qui ne peut non plus pour autant être qualifié d'analyste, puisque ce qu'il reçoit de cette expérience se joue hors du dispositif de la cure. Cette expérience, Lacan lui a donné un nom : destitution subjective. C'est une expérience effective, l'expérience d'une négativité : le sujet s'y éprouve de ne plus pouvoir s'y nommer par aucune identification.

C'est en quoi cette expérience répond à celle de Scilicet : non signature, qui n'est pas anonymat mais non identification.

Pour devenir " élève de Lacan ", c'est-à-dire pour obtenir cette identification, le dispositif Scilicet suppose un pas de plus que la passe et n'est pas nécessairement impliqué par elle. Lacan ne nous dit pas explicitement pourquoi le sujet voudrait faire ce pas de plus. Il dit pourtant que c'est là la tâche, le devoir qui revient au psychanalyste en ce monde, la transmission, et il l'appelle à l'occasion le désir du psychanalyste. Ce pas de plus, où trouve-t-il son appui ? Certainement pas du côté de l'identification signifiante, puisque la destitution est passée par là. Lacan le situe du côté de l'être, un être d'autant plus fort que l'indétermination propre au signifiant n'embrouille plus le sujet, un être situé donc du côté de l'objet, du réel.

C'est en ce point que le problème du groupe se repose. Pourquoi, dans quelles limites et comment faire cohabiter ces êtres tous singuliers, ces symptômes, au service d'une cause particulière mais aussi ...comment dire ? ...Commune ? Sûrement pas... Partagée ? Pas mieux... Collective ? C'est le terme reçu, sûrement le moins mauvais... Pourquoi ? La réponse est simple : pour assurer la transmission de la psychanalyse, qui ne peut se faire quand chacun reste dans son coin.

Dans quelles limites ? Avec ce que nous avons vu, nous pouvons dire dans les limites du retour toujours possible de l'identification.

Comment ? La réponse est là difficile, tant il est vrai qu'aucun dispositif ne garantit à lui tout seul l'exclusion de l'identification.

Il y a quelques solutions que nous pouvons mettre en série.

Il y a la solution par le savoir, sur le modèle scientifique, qui est présente dans l'expérience de Scilicet, avec la référence explicite à Bourbaki. Elle consiste à séparer ce qui relève du symptôme, que chacun laisserait aux portes de l'Ecole et qui concernerait ce que l'on appelle la vie privée, et ce qui s'inscrirait dans un univers aseptisé du savoir, excluant la singularité des jouissances de son champ. Bien sûr, c'est un idéal, et ce qui est refusé de la jouissance fait retour dans les difficultés institutionnelles.

Il y a aussi, à l'autre extrême, la solution que je qualifierai d'autiste. Chacun est dans l'Ecole avec son symptôme, son " délire " personnel. La contingence des rencontres peut éventuellement assurer la cohésion de l'ensemble, mais il devient du coup impossible d'assurer un statut transmissible à l'expérience.

Reste une solution plus problématique, mais aussi plus nécessaire, celle que je qualifierai du dire, ou, ce qui revient au même, de l'articulation. Elle impose, de l'expérience à l'institution, la nécessité pour chacun de s'essayer à dire ce qui fait lien. Cela ne va pas sans l'accueil de ce dire. Et cet accueil, aucun dispositif ne le garantit. En me demandant ce qui pouvait le définir mieux, il ne m'est venu qu'un terme assez désuet, mais néanmoins utilisé par Lacan, celui de courtoisie. A ce niveau, la courtoisie n'est pas une affaire d'éducation ou de bonnes manières, elle doit être décidée.